

## NOS GRAVURES

## Passage du Danube à Simnizza

Nous donnons une importance considérable dans ce numéro au passage du Danube à Simnizza, parce qu'il nous semble l'événement capital de la guerre turco-russe. Il est nécessaire, pour l'intelligence de la gravure, d'en avoir un compte-rendu très-détaillé; nous laisserons donc la parole à M. Dick, dont la correspondance a paru le 11 juillet au *Moniteur Universel*, époque de la réception du croquis que nous publions aujourd'hui.

Sistowo (Turquie). Palais du Pacha. 2 juillet.

« Le passage du Danube à Simnizza ne peut-être comparé qu'au passage du Rhin, en face de Dusseldorf, exécuté en 1796, par les troupes du général Moreau. Bien qu'exécuté en second, ce coup de main extraordinaire est le véritable passage militaire de l'armée russe; car, à Braila et à Macin, l'action a plutôt eu lieu à terre, tandis que, sur ce dernier point, les troupes du Czar ont dû franchir le fleuve dans des pontons, sous le feu d'un ennemi nombreux embusqué sur les hauteurs dominant le lieu de débarquement.

« Simnizza, où les troupes russes se sont rassemblées pour opérer le passage du Danube, est une petite localité roumaine de deux à trois mille habitants, située sur la rive gauche du fleuve, un peu au-dessous de la ville turque de Sistowo. Entre ces deux points, le Danube se divise en plusieurs bras et forme les îles de Adda et de grands marécages. Depuis longtemps déjà le passage du Danube avait été décidé en cet endroit, et le secret avait été si fidèlement gardé, que le Czar, qui se tenait à Turn-Magurelle, ne connut cette opération que quand le passage était déjà effectué.

« Le grand-duc Nicolas était resté auprès de son frère durant toute l'action, afin de dépiéter et de donner le change aux nombreux espions turcs qui abondent en ces parages.

« Dans la nuit du 26 au 27 juin, vers les neuf heures du soir, les troupes russes cantonnées autour de Simnizza se mirent en mouvement. Deux petits ponts furent construits sur chevaux sur les marais, et de nombreuses pièces de position furent amenées dans l'île de Adda, où l'on forma de formidables batteries établies derrière des épaulements de campagne, l'une de quarante-cinq pièces à droite, l'autre de trois pièces à gauche. Pendant ce temps, les troupes arrivaient silencieusement et prenaient position dans les nombreux fourrés qui couvrent l'île.

« La première colonne se composait de la 14<sup>e</sup> brigade (général Dragamiroff), du 8<sup>e</sup> corps (général Radetski). Le premier échelon était formé par le régiment de Volhynie et des *Posthouni* (cosaques volontaires à pied des postes de la mer Noire). Le deuxième échelon se composait du régiment de Podolie et d'un détachement de l'infanterie de la garde formant l'escorte du Czar. Ce détachement se compose d'une députation de soldats de tous les régiments d'infanterie de la garde et est fort de deux cent soixante-treize hommes. La moitié seulement avait été prise pour effectuer le passage, et l'on avait dû tirer au sort les noms des partants, car tous voulaient prendre part au passage. Pendant ce temps, les bacs en bois que l'on avait fabriqués dans l'Oltu, et les pontons en fer que l'on avait amenés en chemin de fer de Russie, étaient venus se placer le long de l'île Adda. A trois heures du matin, les troupes prennent les armes. Le général Dragamiroff se place au centre de ses soldats: « Mes enfants, leur dit-il, nous allons attaquer les premiers; en face nous avons les Turcs, en arrière le Danube. Nous n'avons pas de retraite; marchez toujours devant vous et à la baïonnette! »

« Le point choisi pour le débarquement se trouve situé à environ deux kilomètres au-dessous de Sistowo, et, à cet endroit, les falaises de la rive turque s'abaissent un moment et forment une gorge boisée par où l'on doit aborder les hauteurs. Le premier échelon s'embarqua dans des pontons en fer, formés de deux tronçons reliés en-

semble par de forts érous et dirigés par des soldats du corps des pontonniers. Les Turcs, qui ne s'attendaient à aucun débarquement, furent littéralement surpris, et les premières troupes mirent rapidement pied à terre, sans avoir essayé d'autre résistance qu'une faible fusillade de la part des postes tures. Cependant, au bruit de l'action, les forces ennemies accourent rapidement. Elles se composaient de deux tabors (bataillons), formant la garnison de la ville, et, en outre, d'une brigade volante chargée de longer la rive droite du Danube, de Nicopolis à Routschouk, et qui, ce jour-là, se trouvait à Sistowo. Ces forces, qui comptaient un peu plus de 4,000 hommes, étaient, en outre, appuyées par six pièces de canon. Pendant que les Turcs arrivaient au pas de course pour repousser le débarquement, le premier échelon, comme je l'ai déjà dit, avait déjà mis pied sur la rive turque. Bien qu'en tenue de marche et chargés du sac et de la capote, les soldats de Volhynie et les cosaques des ports de la mer Noire gravissent la gorge conduisant aux hauteurs, et sont reçus par les nizams avec lesquels, pendant quelques minutes, s'engage un furieux combat à l'arme blanche.

« Pendant ce temps, le deuxième échelon franchissait le Danube, sous un feu épouvantable de l'infanterie ennemie qui tirait par salves des hauteurs boisées qu'elle occupait. Ce feu était si violent que sept à huit pontons en fer, percés par les balles de l'ennemi, coulèrent bas, entraînant avec eux les hommes qui les montaient. L'une de ces embarcations était chargée de deux pièces de canon, et sur elle se trouvait le commandant de la batterie légère de cette brigade, qui fut noyé. Malgré ces pertes sensibles, le deuxième échelon, dont les hommes, allégés du poids de leurs sacs, portaient seulement la couverture en bandoulière, se porta rapidement en avant sans reprendre haleine, et chassa complètement l'ennemi des collines dominant la rive. Dans ce deuxième échelon, le fils du grand-duc Nicolas prit part au passage et reçut le baptême du feu avec la plus grande crânerie. A un moment, sous le feu épouvantable des Turcs, les soldats, par instants, courbaient la tête: « Allons, mes amis, tenez vous hauts et droits, leur criait le jeune prince, nous ne sommes pas ici à l'église! »

« Ce jour-là, deux divisions seulement passerent le Danube, et il fallut près de douze heures aux Russes pour arracher pied à pied aux Turcs ce terrain accidenté et couvert de vignes et de taillis. Vers les trois heures du soir, un dernier et furieux élan porta les Russes sur les hauteurs dominant la ville, d'où, après un combat acharné, les Turcs furent mis définitivement en fuite, se retirant sur Biela et emmenant avec eux leur artillerie qu'ils avaient pu sauver à temps.

« Le régiment de Volhynie, qui avait toujours tenu la tête de l'attaque, a particulièrement souffert. Un instant, une compagnie de ce régiment fut entourée par les nizams dans un bas-fond et sur le point d'être anéantie. « A nous la garde! » s'écrièrent les Volhyniens, et aussitôt ce détachement, arrivant à la baïonnette, comme une véritable trombe, culbuta les Turcs et sauva d'une perte certaine cette compagnie qui ne comptait plus que vingt hommes et le capitaine commandant. A la fin de l'action, ce détachement de la garde comptait plus de quarante hommes hors de combat, et le général Ozéoff, qui le commandait, était dangereusement blessé.

« Comme je l'ai déjà dit, la lutte a été des plus acharnées; tous les blessés russes que j'ai vus dans les hôpitaux et ambulances de Simnizza ont reçu pour le moins deux ou trois blessures. Un capitaine de Volhynie a reçu seize coups de baïonnette. Les pertes des Russes se montent à 769 hommes, dont 250 tués. Quant aux pertes des Turcs, il m'est difficile de les préciser justement, les Ottomans enlevant toujours la majeure partie de leurs tués du champ de bataille. Cependant, malgré leurs efforts, plus de 200 cadavres de nizams sont restés sur le terrain de l'action.

« Durant ce long engagement, les soldats

russes attaquèrent toujours à la baïonnette et tirèrent à peine quelques coups de fusil. Sur les soixante cartouches que portait chaque soldat, six au plus ont été employées. Les soldats turcs, au contraire, ont dirigé une fusillade des plus nourries et avaient chacun une provision de deux cents cartouches. La dernière attaque sur les collines dominant Sistowo avait été terrible. Le terrain où a eu lieu la lutte est tout parsemé de culots en cuivre de cartouches Snyders, de débris de sacs, d'objets d'équipement, de bresses, de lambeaux de vestes et de ceintures.

« Vers les deux heures de l'après-midi, le général Bragamiroff avait eu l'heureuse inspiration de détacher deux compagnies du régiment de Volhynie, lesquelles, après avoir tourné l'aile gauche des Turcs, entrèrent dans Sistowo et le sauvèrent ainsi des mains de l'ennemi. Aussi, quand les soldats russes entrèrent en ville, les Bulgares se portèrent en masse à leur rencontre et les reçurent comme de véritables libérateurs. Bien qu'encore excités par l'ivresse de la mêlée, ces braves soldats étaient émus jusqu'aux larmes en voyant les femmes se prosternant à genoux devant eux, et leur présentant leurs enfants qui leur offraient des fleurs. Dès le commencement de la bataille, les 15,000 habitants turcs de Sistowo s'étaient enfouis dans la direction de Routschouk, emportant avec eux leurs objets les plus précieux.

« Sistowo, où je me suis rendu hier, est une ville de plus de 40,000 âmes, bâtie en amphithéâtre, sur le flanc des collines dominant le Danube, et séparée en deux parties par un profond ravin. Elle offre un ravissant aspect avec ses blanches maisons perdues au milieu de massifs de verdure, et que dominent les sveltes flèches des minarets, des mosquées, et les quatre coupes en zinc de l'église grecque.

« En quittant le port, on entre dans une rue assez large, pavée de vastes dalles; mais tout y est morne et silencieux. Les magasins sont fermés par des vastes volets en fer, et sur toutes les portes des maisons on a dessiné à la craie de larges croix grecques pour les préserver de toute perquisition.

« Dans chaque rue sont campés de nombreux détachements, les sacs et les fusils appuyés le long des murailles. Au milieu de ce péle-mêle de soldats de toutes armes, circulent les habitants bulgares, le bras droit orné d'un brassard blanc, sur lequel est grossièrement tracée à l'encre une croix. Mais la chose la plus curieuse est le nouveau changement de coiffure que ces habitants ont effectué en présence de leurs nouveaux hôtes. Sous la domination turque, tous portaient le fez rouge; aujourd'hui, ils se sont empressés d'arborer des chapeaux de toutes formes, pêchés Dieu sait où, et avec lesquels on pourrait reconstruire l'histoire de la chapellerie européenne depuis 1830. Beaucoup d'entre eux n'ayant pas su se procurer de ces nouvelles coiffures, ont enveloppé leur fez d'un mouchoir en mousseline blanche dont les deux bouts retombent sur la nuque et leur donnent un faux air de touristes anglais. Pour arriver au centre de la ville, il faut monter de petites rues tortueuses et escarpées, rappelant les ruelles de Péra et de Galata, et contournant la base d'une colline dominée par les murailles en briques, à moitié écroulées, d'un vieux château-fort, et un peu en avant desquelles s'ouvrent les trois embrasures d'une batterie.

« Dans le quartier turc, reconnaissable aux fenêtres des maisons munies de grillages épais et aux portes ornées de chiffres turcs peints en rouge, toutes les habitations ont été saccagées par la population bulgare. Les vitres sont brisées, et les châssis des fenêtres, à moitié arrachés, pendent le long des murs. A l'intérieur, le spectacle est plus triste encore; les meubles ont été fracassés, les divans éventrés. Les mosquées avaient subi le sort des maisons particulières; partout la ruine et la dévastation: les nattes, les tapis, les tableaux où sont inscrits en or les versets du Koran, les lampes, les chandeliers gisaient pêle-mêle dans le plus triste état,

fracassés et lacérés. Par contre, l'église grecque, dans l'intérieur de laquelle se pressaient de nombreux soldats russes, était ornée de guirlandes de buis et de feuillage en signe de victoire.»

## L'EMPEREUR GUILLAUME A EMS

## L'ÉDUCATION MILITAIRE EN PRUSSE DES SOLDATS-ENFANTS

L'empereur d'Allemagne qui, à Berlin, ne quitte jamais l'uniforme, a lui-même endossé la redingote bourgeoise à Ems; pas de garnison à Ems, pas le moindre soldat; sauf deux ou trois gendarmes, aucun casque. C'est vraiment charmant. Cependant, il y a quelques semaines, un incident militaire a ému la paisible ville; tout un régiment est venu se faire passer en revue entre deux trains; seulement, afin d'écartier toute pensée sombre, j'ajoute que l'âge de ces troupiers variait entre neuf et quinze ans. C'étaient les collégiens de la ville de Barmen qui, tambour battant, drapeau déployé, entraient dans la ville. Ces trois cents soldats lilliputiens s'étaient levés à deux heures du matin pour défiler devant leur empereur, après avoir passé sept heures en chemin de fer par une chaleur écrasante. Vêtus d'un uniforme de toile grise à revers rouge, le petit régiment de collégiens a fait son entrée dans la ville, tambours battants, en tête un tambour-major qui pouvait bien avoir quatorze ans; derrière lui, vingt tambours et fifres, dont le plus âgé avait dix ans à peine; ensuite une musique militaire complète—tous collégiens—et enfin ces petits soldats, sac au dos; les officiers, le sabre au poing. Ainsi, au bruit de la musique, le collège a fait son entrée dans la ville; derrière le régiment marchaient clopin clopant les parents et amis, comme les maraudeurs qui suivent une armée. Sur la promenade, ces militaires se sont rangés en bataille, et l'empereur, en riant aux éclats, les a passés en revue; les tambours ont battu aux champs avec une virtuosité extraordinaire, la musique a entonné un air national; ces troupiers ont présenté les armes; ensuite ils ont manœuvré devant leur souverain avec une précision admirable; on demeure stupéfait devant les progrès de la civilisation qui fait que, dans notre siècle, dit éclairé, le métier des armes n'a déjà plus de secret pour des galopins qui se font mettre au piquet, parce qu'ils additionnent quatre et quatre font neuf.

Après la revue, l'empereur a fait servir à déjeuner à toute la bande dans le jardin du Kur-saal, on a mis les armes en faisceaux; la petite musique militaire s'est installée dans le kiosque et a embelli le repas par un concert varié; le plus âgé de ces musiciens n'avait pas quinze ans; la marche des *Niebelungen* faisait partie du programme; si jeunes et déjà si pervers! Pendant ce temps, l'empereur parcourait les rangs et s'entretenait avec les militaires, ainsi que le veut la tradition de tout bon souverain, sachant son métier. Vers quatre heures, les clairons ont rappelé les troupiers qui jouaient aux billes dans les quatre coins du jardin; les rangs se sont formés en un instant et, au pas gymnastique, le petit régiment a couru vers la gare; derrière, tant bien que mal, trottaient les parents et amis. Le retour dans les foyers a dû s'effectuer vers minuit. Total, vingt-deux heures de voyage, de marches et de fatigues par un soleil écrasant, pour contempler de près un souverain. Il est à remarquer en passant que toutes les gazettes allemandes qui défendent avec une telle ardeur la République en France, encouragent en même temps la jeunesse allemande dans le culte de la monarchie. Quant à moi, qui assiste aux spectacles de mon temps avec un dégoût très-prononcé de la politique, quelle que soit sa couleur, je ne vois pas sans amertume les collèges devenir des succursales des casernes. Je ne suis pas de ceux qui passent leur vie à crier contre le militarisme et le règne du sabre, comme on dit dans les réunions publiques, mais vraiment cette organisation militaire des écoles, qui est le couronnement de l'édifice de notre siècle de progrès, m'attriste profondément; la jeunesse qui va naître ne connaîtra plus les douces heures de la première enfance libre et heureuse. A peine venu au monde, l'enfant est aux prises avec les préoccupations graves de la vie. Son jeune cerveau, obsédé par le fantôme de la guerre, ne connaîtra plus l'adorable insouciance du jeune âge. En voyant défiler ce petit régiment de collégiens, acclamé par les baigneurs, je n'ai pu résister à l'impression mélancolique qui s'en dégageait. Mais en même temps, il m'a fallu admirer la volonté de ces bambins résistants à de si cruelles fatigues par le désir de voir de près l'homme qui représente à leurs yeux l'immuable principe de l'autorité supérieure et définitive. C'était un spectacle nouveau pour le gazetier de Paris, qui a le bonheur de vivre dans le plus beau pays du monde, où l'on élève la jeunesse dans le culte des glorieuses journées qui ont brisé tant de dynasties, et où l'on n'est jamais sûr d'avoir au réveil le gouvernement de la veille.

ALBERT WOLFF.

## LE PHOSFOZONE

contient les composés les plus précieux de Phosphore et d'Ozone. On reçoit des certificats de toutes parts. Le PHOSFOZONE se vend bien. C'est le tonique favori des dames. JAMES HAWKES, Pharmacie de la Place d'Armes, Montréal. On reçoit une brochure franc de port en en faisant la demande à EVANS, MERCER & Co., Montréal.